

# Héros populaires

Autor(en): **Feller, Magali / Koepfli, Cécile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[96] (2008)**

Heft 1522

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284941>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## Héros populaires

texte de Magali Feller et illustration de Cécile Kœpflé

Deux hommes se croisent, se retournent, se toisent.  
C'est à Genève, rue Winkelried, là où les trottoirs sont trop étroits.

J'en suis un des deux du regard – peut-être celui qui a dû descendre du trottoir – j'observe un échange de commentaires entre lui et ses camarades.  
Leur coup d'œil me renseigne, je me retourne, je vérifie : ça concerne un polo bleu et blanc avec la petite touche de vert et de rouge qui fait une grande différence.  
Et lui alors? Seulement rouge et blanc.

La mode fait dans les couleurs depuis cet été : orange, bleu, rouge et vert, rouge et blanc, jaune et rouge, bleu et blanc. Ce sont les mêmes tendances tous les deux ans, impossible de ne pas le remarquer. Au printemps la ville fleurit, les nuances changent au fil des semaines et progressivement la palette se rétrécit. Au final, seulement certaines couleurs persistent des mois après une victoire jamais assez savourée.

Bien avant l'évènement les coqs se jaugent, ils sont excités, impatients que les arènes s'ouvrent et que les combats commencent. Chacun y va de son arrogance pour affirmer la valeur de sa couleur. Puis l'évènement prend toute la place. Un mois durant lequel plus rien n'est important. Tout le monde est heureux, avant d'être malheureux, pour la plupart. C'est l'unanimité. Ensemble la joie est contagieuse et la régression universelle. Difficile de ne pas se laisser happer par une émotion collective, parce que c'est rare. Pour une fois la légèreté est légitime, la fête populaire autorisée, les gueules de bois tolérées, tout comme les yeux cernés et le tapage nocturne généralisé. La seule chose importante du moment, pourrait être de fêter les hommes, fêter la dextérité, la vitesse, la finesse, l'habileté et le jeu.

Jouer sur le terrain et jouer dans les gradins. Mais il y a ceux qui ne jouent pas et qui gâchent la fête. Ceux qui pleurent, pour de vrai, derrière leur écran plat. Ces petites humanités humiliées au quotidien qui demandent aux sportifs de leur redonner une dignité. Ceux qui adorent ou qui haïssent et qui se fâchent. Ceux qui font porter à leurs joueurs leurs identités, nationalismes ou virilités en mal de fierté. Ceux qui voudraient, rue Winkelried, avoir la couleur du vainqueur, être le nouveau héros populaire et faire descendre l'autre du trottoir.